

4^e Année - N^o 153.

Le numéro : 25 centimes

20 Septembre 1917.

LE PAYS DE FRANCE



G. Grossetti

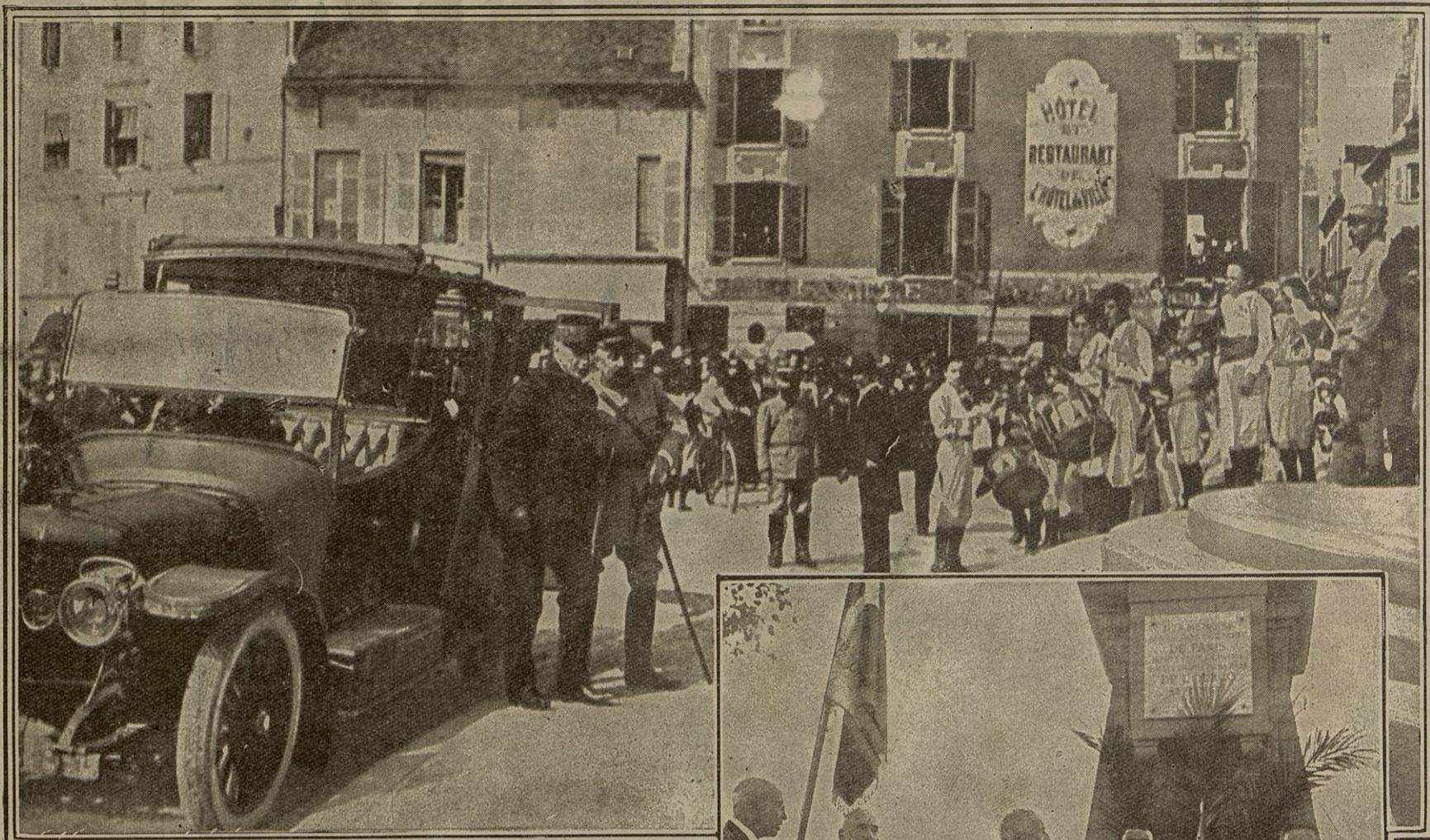
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs.

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA CÉLÉBRATION A MEAUX DE L'ANNIVERSAIRE DE 1914



Le général Maunoury descendant, à Meaux, de l'automobile qui l'a amené. Notre glorieux mutilé, le vainqueur de l'Ourcq, porte la tenue qui était encore en usage pour les généraux au début de la guerre : le dolman noir avec brandebourgs.



Cette année, comme tous les ans depuis 1915, a eu lieu à Meaux, le 9 septembre, avec le concours du « Souvenir Français » une grande cérémonie commémorative de la bataille de la Marne. Une foule immense, venue pour y assister, emplissait la ville. De nombreuses personnalités, plusieurs généraux, s'y trouvaient réunis. Voici, devant la cathédrale, la foule des assistants et les délégations de sociétés avec leurs drapeaux. Dans le médaillon, le général de Lamaze, à Etrepilly, où il a évoqué le souvenir des soldats de l'armée de Paris morts à la bataille de la Marne, devant le monument qui a été érigé en leur honneur.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 6 au 13 Septembre



N'a eu à enregistrer, du 6 au 13, sur le front britannique que de petites opérations dans lesquelles s'affirme la supériorité de l'infanterie de nos alliés sur celle des Allemands, et qui ne sont nullement dénuées d'intérêt, à cause des dommages incessants qu'elles causent aux organisations et aux effectifs de l'ennemi. Elles sont généralement exécutées par des troupes peu nombreuses qui, de nuit comme de jour, par tous les temps et n'importe où, attaquent à l'improviste les tranchées de l'ennemi, y font tous les dégâts possibles, détruisent des Boches et reviennent dans leurs lignes avec des prisonniers et du matériel. D'autres fois, des opérations également peu importantes sont effectuées dans le but d'élargir ou de dégager quelque position. C'est ainsi que nos alliés, le 6, avancent leur ligne au sud-ouest de Lens et, le 7, à Avion et à l'est de Eleu-dit-Leauvette. A l'est d'Ypres, le 6, ils enlèvent une ligne de points d'appui au nord de Frizenberg, près de la route Ypres-Zonnebeke. Cette petite conquête leur est disputée le jour même et le lendemain par de fortes contre-attaques, si bien que, la pression étant trop forte pour le détachement anglais qui l'occupe, il l'abandonne ; mais en s'emparant de la position, il y a fait une trentaine de prisonniers.

D'autres coups de main sont effectués avec succès par nos alliés dans les secteurs entre Arras et le nord d'Ypres : citons, entre autres endroits, Gavrelles, Vermelles, Gueudecourt et le sud de Lombaertzyde, où ils font des prisonniers.

Des rencontres de patrouilles sont également fructueuses pour les Anglais.

Les Boches, de leur côté, attaquent assez fréquemment les lignes anglaises, mais ils ne sont pas heureux dans ces tentatives, bien qu'ils aient parfois la précaution de les préparer par de forts bombardements, comme le 6, à l'est d'Armentières où cependant, après deux violents assauts contre les tranchées de nos amis, ils finissent par être battus.

L'activité a gagné les lignes jusqu'au nord de Saint-Quentin. Une opération particulièrement intéressante, quoique toute locale, est exécutée le 9 à l'est de Villeret, au sud-est d'Hargicourt. Les Anglais attaquent les tranchées allemandes et les enlèvent sur un front de 600 mètres, y prennent 52 prisonniers et deux mortiers. Hargicourt est à environ 15 kilomètres au nord-ouest de Saint-Quentin. Le succès de nos alliés dans ce secteur les rapproche de la route qui, de cette ville, va à Cambrai. De nombreuses contre-attaques restent infructueuses : au contraire les Anglais consolident leurs positions et s'emparent, le 11, de 400 mètres de tranchées de plus. Un lot important de prisonniers s'ajoute à ceux déjà faits le 9. De nouveaux efforts de l'ennemi pour reprendre quelque chose de ces tranchées restent sans résultat.

Les communiqués britanniques insistent particulièrement sur les opérations aériennes qui ont consisté surtout en bombardements de positions ennemis. L'activité de l'artillerie est toujours aussi remarquable.

Il y a eu de nombreuses opérations sur le front français, en particulier dans les secteurs de Champagne et de la Meuse, quoique ceux de l'Aisne aient été, comme d'habitude, assez agités ; et sur tout le front on a constaté l'intensité du travail de l'artillerie. Dans les secteurs de l'Aisne, nos hommes ont eu à repousser quelques attaques, au sud de la forêt de Coucy et vers le moulin de Laffaux, vers Jouy et vers Courcy. Eux-mêmes ont attaqué plusieurs fois et avec succès, notamment au sud des Bovettes le 6, et à l'épine de Chevrégny le 8. En Champagne, outre de nombreuses affaires entre détachements, il faut signaler l'attaque faite par nos troupes à l'est de la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet : il en est résulté la destruction d'une forte tranchée et de nombreux abris, ainsi que la capture d'un certain nombre de prisonniers et de matériel. Nos hommes renouvellent, le 12, leur attaque en cet endroit, et cette fois ils pénètrent jusqu'à la troisième ligne ennemie. Un vif combat se déroule là au cours duquel toute la garnison de la tranchée est détruite ou capturée. En outre, les nôtres ramènent un matériel important. En d'autres endroits de ce front nous avons réussi de petites attaques qui ont coûté à l'ennemi des pertes assez sensibles en morts et en prisonniers.

Le 8 au matin nos troupes se signalent par un nouveau bond sur la rive droite de la Meuse. C'est dans le secteur bois des Fosses-bois des Caurières que notre attaque se produit : elle embrasse un front de deux kilomètres et demi. Elle est couronnée de succès malgré la résistance acharnée des Allemands. Cette victoire complète les brillantes journées des 20 et 26 août : elle améliore considérablement notre situation à l'est de Beaumont. Au nord du bois des Fosses nous tenons en entier le bois le Chaume, ainsi que la ligne de crête qui domine le bois des Caurières. Nos lignes sont maintenant toutes voisines de la région d'Ornes, dominée par les « Jumelles d'Ornes », hauteurs de 300 et 310 mètres qui se trouvent par delà le village d'Ornes et la source de la petite rivière l'Orne, l'un et l'autre touchant notre nouvelle ligne. Ce succès est d'autant plus méritoire pour nos poilus,

que les Boches avaient accumulé les défenses les plus compliquées et massé de nombreuses troupes sur les positions en question, dont l'importance était très grande pour eux. Les éléments du corps Passaga, parmi lesquels la division Monroe, qui ont réussi ce fait d'armes, ont eu affaire à quatre divisions ennemis derrière lesquelles deux étaient en réserve. Ce sont les mêmes troupes qui ont remporté les victoires des 20 et 26 août. A la suite de cette brillante opération plus de huit cents prisonniers sont restés entre les mains de nos soldats.

Comme on s'y attendait bien, à peine les Allemands avaient-ils perdu leurs positions, qu'ils cherchaient à les reprendre en des contre-attaques désespérées, menées simultanément avec une offensive, plus à l'ouest, sur 3 kilomètres de front de part et d'autre de la cote 344. Notre artillerie a eu partout raison de ces attaques : à la cote 344, le combat subi quelques fluctuations, mais finalement les Allemands ont été partout repoussés. Le chiffre considérable de leurs pertes s'explique par l'acharnement avec lequel ils venaient et revenaient à l'attaque, en formations serrées. En plusieurs points nos troupes ont eu à repousser jusqu'à cinq assauts consécutifs, et elles ont anéanti ou à peu près les unités allemandes aveuglément jetées à l'assaut sous le feu ininterrompu de nos canons.

Le ministère Ribot ayant démissionné, nous avons un nouveau cabinet présidé par M. Painlevé, ministre de la guerre, avec MM. Chaumet pour ministre de la marine et Loucheur de l'armement. Parmi les sous-secrétariats intéressant la guerre citons ceux attribués à MM. Dumesnil (aéronautique), de Monzie (marine marchande et transports), Métin (blocs), etc.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

Par suite de l'interprétation erronée d'un communiqué insuffisamment explicite, la presse, dans tous les pays alliés, a annoncé, dès le 5, la prise du mont San-Gabriele par les Italiens. Des explications postérieurement données il résulte que le mont n'était pas encore, à cette date, conquis définitivement en entier. Une rude bataille s'est livrée plusieurs jours durant sur ses pentes, et maintes fois les Italiens ont pu se croire maîtres de la position. Mais les Autrichiens la défendent avec énergie. On voit par le communiqué du 12 que nos alliés tiennent maintenant la cime de la montagne, ses pentes occidentales et une partie de celles de l'est et du sud. D'autre part le plateau de Bainsizza sera complètement conquis, mais en butte à des contre-attaques violentes et incessantes. La lutte se poursuit, également très dure, à l'est et au sud-est de Gorizia, et on signale des attaques autrichiennes, sur le front nord, dans le Trentin.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL GROSSETTI

A la cérémonie de Fère-Champenoise le général Foch a mis en relief le rôle joué dans la bataille de la Marne par la 42^e division, que commandait le général Grossetti. Avec beaucoup d'audace et d'habileté, celui-ci décrochait sa division aux prises avec l'ennemi sur l'aile gauche de la 9^e armée et la ramenait sur le flanc des Allemands.

Plus tard le général Grossetti se distinguait dans les Flandres à la tête d'un corps d'armée ; aujourd'hui il commande l'armée française à Salonique.

Le général Grossetti est un colonial. Né à Paris le 10 septembre 1861, entré à Saint-Cyr en 1879, il a fait la campagne d'Algérie, de 1881 à 1885. Il fait partie du corps expéditionnaire du Tonkin de 1886 à 1887, est de l'expédition du Cambodge en 1886, puis passe en Afrique trois années, de 1887 à 1890.

Colonel du 26^e d'infanterie de 1910 à 1913, il était général de brigade au moment de la mobilisation et faisait partie du comité technique de l'état-major.

Au mois de septembre il est placé à la tête de la 42^e division d'infanterie ; au mois de novembre suivant il est nommé divisionnaire. Quelque temps après il était placé à la tête du 16^e corps, qu'il quittait en janvier 1917 pour succéder au général Cordonnier comme commandant de l'armée française d'Orient.

Commandeur de la Légion d'honneur du 30 décembre 1914, le général Grossetti est titulaire de la citation suivante à l'ordre de l'armée :

« Appelé du 23 octobre au 2 novembre 1914 à renforcer les troupes alliées aux prises avec des forces ennemis supérieures, a multiplié les actions offensives de sa division. Par son activité, sa ténacité, son esprit de décision et son grand courage personnel a rétabli des situations compromises et contribué très efficacement à l'échec des attaques allemandes.

» Placé le 7 novembre, en pleine bataille, à la tête d'un corps d'armée très éprouvé, est parvenu par son énergie et son action personnelle, aux points et aux moments les plus critiques, à briser l'offensive ennemie dans son secteur. »

4
LE VOYAGE DE SAMMY

VOLONTAIRE AMÉRICAIN

KANSAS-CITY, 20 JUILLET. — Je viens de demander à partir pour la France. Ancien *rough-rider* du colonel Roosevelt, j'ai caracolé à Cuba, j'ai chevauché à la frontière du Mexique et il ne manque plus à mon lasso que des têtes de Boches. Sur la vieille pipe de mon grand-oncle Tom, la plus aimable pipe que jamais citoyen yankee culotta, je jure que j'aurai, moi aussi, des casques pointus au bout de ma ficelle ondoyante.

Le bateau qui nous conduit vers l'Europe part dans cinq jours. Je vais aller voir New-York et j'y ferai quelques achats indispensables : un dictionnaire franco-anglais, des cigarettes blondes pour offrir aux Françaises qui, paraît-il, sont toutes brunes, et un plan de Paris. Très utile, le plan de Paris, car je compte bien y dépenser mes permissions.

25 JUILLET. — Le steamer *Gorgonzola*, de la P. P. C. Company, vient de doubler la statue de la Liberté. Adieu, Brooklyn ! Adieu Manhattan Beach ! J'agite vers vous mon feutre kaki, je mouille en votre honneur ma paupière gauche et, comme les émotions donnent soif, je descends au bar pour me réconforter avec un brandy magistral.

A présent, je suis fier d'être Yankee et de me battre pour la bonne cause. L'an dernier, on nous blaguait un peu, nous les pacifistes à tout prix. Mais nous avons compris. Le périscope german nous a ouvert les yeux. Nos braves alliés nous préparent un accueil enthousiaste. Je m'en réjouis et trouve que tout est bien sur la meilleure des mappemondes.

Mon camarade Teddy, *recordman* du tir au bison et sergent dans ma compagnie, partage ma satisfaction. Il vient d'ailleurs de me faire une proposition :

— *I say, Sammy...* Je suggère que nous apprenons le français pendant les six jours que dure la traversée... Ce sera une nouvel record... Vous serez mon entraîneur.

Je m'écrie :

— Mais voyons, *old man* ! Je n'en sais pas le premier mot. Comment pourrais-je vous entraîner ?

— Cela ne fait pas matière ! J'ai été entraîné à la boxe par un accordeur de pianos qui n'avait jamais vu un match... Alors nous commençons le premier *round* après le lunch. Dictionnaires de 18 onces... Subjonctifs interdits sous la ceinture... Corps à corps avec les participes défendus... Serrez-moi la main.

J'ai serré.

Il est deux heures. La mer est calme. Assis sur le gaillard d'avant, Teddy armé de sa grammaire et moi, de mon vocabulaire, nous-nous donnons la réplique. C'est très excitant ! Je sais déjà dire en français : *lavatory*, moutarde anglaise et bar américain.

Teddy, en nage, à bout de souffle, conjugue le verbe « avoir ».

Repos de dix minutes. Notre camarade Fred, éleveur de poulailler au Texas, nous offre de nous servir d'arbitre, car il connaît très bien la langue française. Mon ami Teddy en profite pour lui demander un tuyau utile.

— Comment dit-on *cocktail* en français ?

Fred répond aussitôt :

— Cocktail ? Ça se dit « coucou ».

Nous sommes heureux de connaître le nom de ce breuvage magistral et nous notons cela dans nos carnets.

26 JUILLET. — Le voyage continue.

Le match aussi. Teddy, aidé de Fred, s'initie aux genres masculin et féminin. Il paraît que canne à pêche est le féminin de canapé et rez-de-chaussée le masculin de râpe de chaussette. Drôle de langage ! Nous sommes interrompus par un périscope. Canonade. Poursuite. Le Boche ferme son œil et disparaît. Nous reprenons la leçon.

27 JUILLET. — L'océan est agité. Nous laissons nos grammaires pour neutraliser le mal de mer. Chacun de nous a son remède. Fred boit du lait chaud avec de la bière. Teddy mange des boulettes de papier. Moi, je suce de la gomme arabique. Ni Fred, ni Teddy, ni moi ne sommes malades. C'est très bien.

30 JUILLET. — Nous voici en vue de la côte française. Nous saluons la terre de nos amis, la patrie des braves poilus, et nous fêtons cet heureux événement en prenant au bar un brandy magistral.

Voici le port. Voici les autorités qui viennent à notre rencontre. Nous apercevons sur les quais ces fameux poilus que nous avons si souvent applaudis au cinéma.

Tout de même c'est émouvant de voir enfin ces garçons en bleu horizon, dont on a tant parlé dans le monde. Les *jolly good fellows* ! Ils agitent leurs casques en hurlant des mots de bienvenue. Nous agitons nos feutres en clamant des hourras. Tout le monde gueule. C'est très bien.



Sammy, prince du Far-West.



L'entente anglo-américaine.

31 JUILLET. — Fred, Teddy et moi, nous avons obtenu du major quarante-huit heures de permission pour voir Paris avant d'aller rejoindre notre camp d'instruction. Nous voici dans le train qui nous emmène vers la Ville-Lumière ; mais ça ne roule pas si vite que le Chicago-rapide.

Nous traversons une plaine immense qui ressemble assez à nos prairies du Colorado. Elle s'appelle la Beauce. Teddy y cherche en vain des troupeaux de bisons. Fred prétend qu'ils sont inconnus dans ces parages. Un poilu que nous questionnons nous dit :

— Les bêtes ?... Elles sont toutes à Paname.

Nous ne comprenons pas cette déclaration du poilu, mais nous lui serrons la main.

Sept heures dix. — Nous arrivons. En sortant de la gare d'Orléans, la foule nous dévisage avec sympathie. Nous serrons encore des mains. Un grenadier met son chapeau mou et me coiffe de son casque. La foule applaudit. On chante la *Marseillaise*. C'est très bien.

— Où allons-nous dîner ? demande Teddy à Fred qui connaît bien Paris.

— Du côté de l'Opéra, fait-il, mystérieux.

Nous le suivons. Quelle curieuse ville que ce Paris ! Les maisons sont hautes comme rien du tout ; pas plus de six ou sept étages. A peine le temps de boire un bock dans l'ascenseur. Seulement, il y a la Tour Eiffel. Ça, c'est mieux. Et puis voici les boulevards fameux, dont je rêvais autrefois dans le *ranch* où je gardais les troupeaux.



Ready ?... Yes...

Beaucoup de militaires. Des dames aussi. Elles nous envoient le coup d'œil content. Hé ! Hé ! L'une d'elles a même frôlé le bras de Teddy et lui a dit, confidentielle :

— Allons... viens... je ne le dirai pas à M. Wilson.

Fred a traduit cela pour nous. Moi, j'ai ri. Teddy a rougi. Vraiment ce tueur de bisons est timide comme une petite girl.

Nous entrons dans un restaurant où nous faisons sensation. Des dames encore plus chic nous envoient toujours le coup d'œil content.

Fred commande le menu. Le maître d'hôtel demande :

— Voulez-vous des marennes ?

Nous nous regardons. Nous connaissons bien ce mot français. Nous savons que les poilus ont des dames affectueuses qui s'appellent ainsi et leur écrivent des choses réconfortantes. Nous offrirait-on déjà quelques-unes de ces dames affectueuses ?

Nous répondons en choeur : « Mais certainement ! »

Teddy est devenu rouge comme un piment. Le garçon paraît et pose trois douzaines d'huîtres sur la table en disant :

— Voilà vos marennes.

Nous nous regardons de nouveau. Et nous soupirons :

— Oh ! la damnée difficile langue française !

1^{er} AOUT. — Après le déjeuner, nous sommes allés voir les choses curieuses : la colonne Vendôme, la place Pigalle et le bassin des Tuilleries. Un journaliste américain avait prétendu qu'on y mouillait des mines contre les sous-marins allemands. Nous avons constaté nous-mêmes que ce reporter était un rembourreur de cervelles ou un émule de feu Mark Twain.

Fatigués par ces pérégrinations, nous avons cherché un bar pour nous rafraîchir. Alors Fred a poussé Teddy vers un policier en murmurant : « C'est le moment de montrer votre science du français. Demandez-lui où l'on peut boire des cocktails. »

Teddy a salué le policier et lui a dit :

— Nous voudrions des « coucous ».

Etonné, l'agent de police l'a regardé et lui a répondu en riant :

— Volez l'horloge. Il est 5 h. 10.

— Non... Sir... Je sais l'heure qu'il est. Je veux un « coucou ».

Alors l'agent nous a emmenés vers une boutique où il y avait écrit en lettres d'or : « horlogerie ».

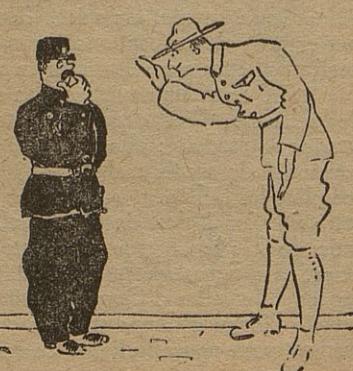
— Ici, nous a-t-il dit, on vous vendra des coucous...

Nous étions ahuris. Teddy cherchait à se faire comprendre. Il criait : « coucou... cocktail... coucou... cocktail... »

Mais au mot de *cocktail*, l'agent éclata de rire et s'écria :

— Vous voulez boire ! Fallait donc le dire... Ça me connaît, les cocktails ; j'en faisais tous les soirs quand j'étais barman au *Tulip's Bar*.

Et très cordialement, il nous indiqua le chemin pendant que Teddy murmurait : « Oh ! la damnée difficile langue française ! »



MAURICE DEKOBRA.

Excuse me... Comment vous dites : american-bar ?

UN "GOTHA" ABATTU PAR LES ANGLAIS DANS LA MER DU NORD



Au retour d'un des derniers raids contre la côte d'Angleterre, cet avion allemand fut abattu en mer près de la côte belge par le patrouilleur anglais qui le recueillit. C'est un nouvel appareil de la série des "Gotha", ainsi nommés de la ville où on les construit, et le premier dont on ait pu prendre la photographie après sa chute. Le "Gotha" est un biplan de grande envergure, à deux moteurs d'environ 450 chevaux, et à deux hélices tractrices. Il est armé de trois mitrailleuses tirant, l'une en dessus et en dessous, l'autre en retraite, et qui peuvent être manœuvrées simultanément par les trois hommes dont se compose l'équipage : un pilote, un mitrailleur et un bombardier. Le "Gotha" emporte plusieurs centaines de kilos d'explosifs, peut monter à plus de 5.000 mètres d'altitude et effectuer de très longs parcours. C'est un engin puissant et redoutable mais qui n'est tout de même, comme le prouve cette photographie, pas plus invulnérable que les autres appareils boches.

LA SCIENCE au service de la barbarie

Dans une déclaration récente à l'Union des chimistes allemands, l'un des techniciens les plus éminents de l'Allemagne rappelait que « dès le début du conflit actuel, la guerre mondiale est apparue, au point de vue de sa conduite, comme toute différente de celles qui l'avaient précédée » ; il ajoutait : « les questions techniques et économiques sont appelées à y jouer le rôle capital. »

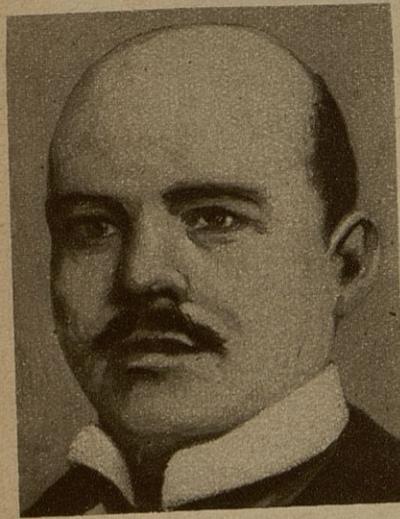
Ces paroles sont empreintes d'un sens pratique dont personne ne saurait méconnaître la portée après trois ans de guerre. De l'aveu même de ce « professor », jamais l'Allemagne n'aurait été capable de soutenir la guerre sans le concours de l'industrie allemande et en particulier de l'industrie chimique.

Si la chimie a été aussi féconde, c'est à l'esprit éminemment scientifique, animant ses multiples applications, qu'elle le doit au premier chef.

Nous ne saurions mésestimer, en effet, l'importance de la science et de la technique allemandes dans l'organisation des forces vives de nos ennemis, toutes orientées vers la création et la production sous toutes leurs formes.

Du jour où les empires centraux ont été aux prises, de par le blocus, avec les difficultés de ravitaillement en matières premières de tous ordres, l'Allemagne s'est mise en mesure d'assurer, par ses propres moyens, pour elle et ses alliés, la vie industrielle et agricole des armées et des populations.

Nous allons tenter d'esquisser rapidement les moyens qui lui ont permis ainsi de suppléer aux produits indispensables à son existence, produits dont une grande partie provenait auparavant des importations étrangères.



VON BOCK,
L'ex-dictateur des vivres en Allemagne.

Dans un précédent article (1) nous avons montré quels sont les procédés de synthèse qui ont mis l'Allemagne à même de se procurer notamment tous les composés de l'azote (acide nitrique, nitrates, ammoniaque), indispensables à la fabrication des poudres et des explosifs comme à la préparation des engrangements artificiels qu'exige la fertilisation du sol. Non seulement elle peut maintenant se suffire, mais, après la guerre, elle concurrencera avantageusement les nitrates du Chili.

Ce n'est pas seulement dans le domaine de l'azote que s'est exercé l'esprit inventif des chimistes allemands. Pour les matières minérales comme pour les produits organiques — industries agricoles ou alimentaires — la science allemande a accompli un effort considérable qui a permis, grâce à des procédés de fabrication entièrement nouveaux, grâce à l'utilisation de substances naturelles jusqu'ici inexploitées, de pallier la raréfaction progressive et même le manque de « marchandises » indispensables à la vie économique d'une nation.

C'est ainsi que pour l'acide sulfurique, le défaut d'approvisionnement en pyrites (sulfure de fer) provenant notamment d'Espagne, et de soufre, venant de Sicile, bases de la fabrication de l'acide sulfurique, l'a incitée à chercher des ressources complémentaires, en transformant le gypse, ou sulfate de chaux, en gaz sulfureux au moyen de la silice, à la haute température du four électrique.

Pour l'aluminium, dont les gisements les plus importants sont en France (bauxite), l'Allemagne a su retirer de l'argile — qui n'est pas autre chose que du silicate d'aluminium impur et très abondant — ce métal précieux pour ses constructions aéronautiques.

Nos ennemis prétendent même pouvoir se passer, désormais, de la bauxite, en préparant avantageusement l'aluminium à partir de l'argile. Ajoutons d'ailleurs que de nouvelles mines de bauxite ont été également mises en exploitation en Croatie, au cours même de cette guerre.

A ce propos, signalons que nos ennemis ont trouvé des ressources précieuses non seulement dans la chimie créatrice, mais encore dans l'utilisation rationnelle des richesses naturelles du sol, par exemple dans les nouvelles exploitations de cuivre en Bulgarie, en Serbie (mines de Bor aujourd'hui remises en état) et dans le Mansfeld ; dans celles du phosphate de chaux, des pétroles galiciens et roumains, etc., sans compter les importations persistantes de nickel et de manganèse provenant des usines allemandes établies en Suède comme en Norvège.

Quant au fer, nous ne ferons que rappeler, pour mémoire, avec quelle abondance la sidérurgie germanique a pu le produire grâce aux minerais allemands, belges et lorrains, à tel point que le fer a été, partout où cela a été possible, substitué au cuivre (étuis de cartouches, douilles de projectiles, canalisations électriques.)

Le zinc, dont l'Allemagne est également riche en minerais, a été de même substitué au cuivre dans beaucoup d'applications.

Si nous passons dans le domaine des produits organiques, nous constatons, là encore, un formidable essor de la chimie allemande pour créer artificiellement de nombreuses substances utilisées dans les différentes industries comme dans l'alimentation.

Ainsi, nous allons voir que pour l'alcool, les vernis, les graisses, les huiles, le caoutchouc, les tissus, le thé, le café, le cacao, les levures alimentaires, les confitures, les conserves de viande, jusqu'aux œufs, les Allemands ont trouvé le moyen de remplacer par de multiples succédanés (*ersatz*) — plus ou moins parfaits — tous ces produits de la vie courante, de plus en plus rares dans un pays isolé du reste du monde.

Il va de soi que pour les denrées coloniales nos ennemis ont été également réduits à une portion plus que congrue.

La fabrication de l'alcool par voie de synthèse a été l'objet de minutieuses et persévérandes études en Allemagne.

On sait que la production de l'alcool intéresse en premier lieu l'industrie des poudres et, par contre-coup, l'alimentation, en conservant à celle-ci les céréales (blé, orge), les féculents (pommes de terre) et les tubercules sucrés (betteraves, etc.).

En effet, les distillateurs d'alcool utilisent en temps de paix la plupart de ces produits agricoles pour les transformer, après saccharification, en alcools dits industriels.

On conçoit, dès lors, l'intérêt que présente une fabrication d'alcool artificiel, à la fois économique et pratique, ainsi affranchie de l'emploi de ces denrées de première nécessité pour la consommation, déjà si restreinte, des populations germaniques.

Nous ne ferons que mentionner ici les principes sur lesquels reposent certains procédés de synthèse permettant d'obtenir l'alcool.

L'un de ces moyens consiste à préparer à partir de l'acétylène (que l'on obtient aisément par le carbure de calcium) le gaz éthylène, que l'on traite par l'acide sulfurique concentré. On obtient un produit complexe désigné sous le nom d'*acide sulfosébacique*. Il suffit de décomposer ce nouveau corps par l'eau pour régénérer d'un côté l'acide sulfurique, et produire, de l'autre, de l'alcool.

Ce n'est pas autre chose que la réaction mise en évidence par notre grand Berthelot, il y a plus de cinquante ans ! Les Allemands l'ont reprise et, avec leur sens indiscutables des réalisations pratiques, ont su la mettre au point comme procédé industriel.

Une autre méthode utilise également l'acétylène comme point de départ. Elle repose sur l'hydratation de ce gaz en présence d'un sel de mercure. Il se forme un nouveau corps : l'*aldéhyde acétique*. Traité par l'hydrogène en présence de l'amante platinée, cette aldéhyde fournit directement l'alcool. C'est, comme l'on voit, un procédé de synthèse utilisant encore un de ces agents catalytiques dont nous avons indiqué, dans notre article du 19 juillet, le rôle de présence dans la synthèse chimique.

Quand on examine le grand nombre de brevets déposés par les Allemands, concernant cette fabrication de l'alcool synthétique, on est frappé de l'intérêt qu'attachaient déjà nos ennemis, bien avant la guerre, à cette question industrielle de première importance.

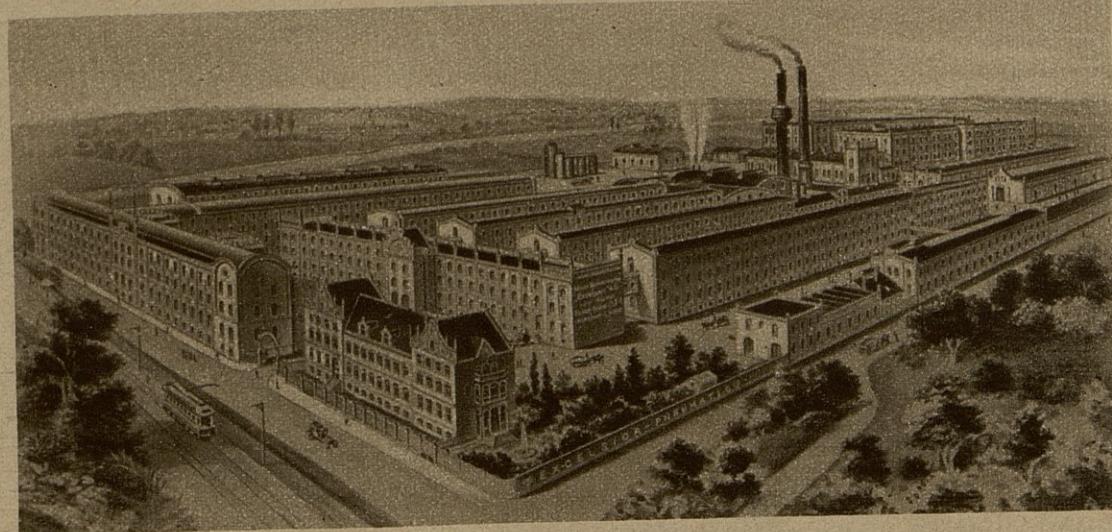
Cela se comprend encore davantage aujourd'hui, si l'on songe aux multiples applications de l'alcool en temps de guerre : fabrication des poudres cellulosiques (coton-poudre) ; alimentation des moteurs automobiles (en général mélange alcool-benzol) ; fabrication des vernis, etc. Des prisonniers, retour d'Allemagne, nous ont affirmé que l'alcool industriel se vendait couramment 40 centimes le litre !

Chacun connaît, d'autre part, l'importance des graisses pour les besoins industriels comme pour les besoins alimentaires. Or, depuis l'ouverture des hostilités, les graisses végétales et animales semblent faire partiellement défaut en Allemagne.

Cela n'a rien pour nous étonner, puisque, en temps de paix, les importations alle-

mandes en graines oléagineuses dépassaient 1 million 600.000 tonnes, donnant, par extraction, près de 600.000 tonnes d'huile, alors que le pays n'en produisait, par lui-même, que 30.000 tonnes environ.

L'effort de nos ennemis a naturellement porté non seulement sur la récupération des graisses dans les os, les eaux ménagères et industrielles, mais aussi sur la transformation chimique des huiles organiques telles que celles de poissons, provenant, par exemple, de Suède et de Norvège.



UNE USINE ALLEMANDE POUR LA FABRICATION DU CAOUTCHOUC.



VON WALDOW,
le nouveau dictateur.

Là encore, c'est la catalyse qui intervient en permettant d'hydrogénier ces huiles incomestibles, qui deviennent alors, par fixation d'hydrogène, des produits utilisables pour l'alimentation.

On voit, une fois de plus, avec quelle méthode les Allemands tirent parti de tous les produits qu'ils peuvent se procurer. N'ont-ils pas également, dans cette même industrie des matières grasses, accompli une série d'efforts remarquables en intensifiant la culture des graines et des plantes oléagineuses : noix, noisettes, faines, colza, navette, cèllette, tilleul, marrons de raisin, sureau, marrons d'Inde, etc.

On dit même qu'ils ont découvert, en Syrie, une plante particulièrement riche en huile comestible.

N'ont-ils pas été jusqu'à pratiquer « l'élevage » de l'asticot sur les déchets de poissons, pour traiter ensuite ces larves riches en graisses, afin d'extraire ces dernières ?

Nous ne ferons que mentionner les succédanés commerciaux (*ersatz*) de ces produits gras qui ne renferment, hélas ! aucune substance grasse : le suif, fait avec du lait écrémé et de la féculle de pommes de terre ; les savons, confectionnés avec des matières sucrées extraites du bois ; les huiles pour la salade, constituées par des mucilages végétaux mélangés à de l'acide benzoïque, etc.

Si nous passons dans le domaine du caoutchouc — produit rarissime, puisque considéré comme contrebande de guerre, depuis que les routes maritimes d'Amérique et d'Océanie sont interdites aux Allemands — nous constatons un effort semblable pour suppléer à cette matière première... de première nécessité.

Grâce à des recherches vraiment originales, telles que celles d'Haries, la synthèse du caoutchouc paraît être entrée dans le domaine des réalisations pratiques.

Déjà avant la guerre, un chimiste allemand avait pu mettre sur pied une fabrication de caoutchouc synthétique en partant de l'essence de téribenthine, pour obtenir l'isoprène qui se transforme, — par polymérisation, comme on dit, — en caoutchouc.

Cette industrie naissante ne s'était pas développée à cette époque, à cause du prix de revient très élevé du produit artificiel, à cause aussi de la baisse du cours du caoutchouc naturel, conséquence de la culture intensifiée des plantes caoutchoutières dans les régions tropicales.

Il semble, au contraire, que pendant la guerre, ces raisons économiques n'intervenant plus au même titre, la fabrication du caoutchouc artificiel ait abouti à des résultats fort appréciables.

Outre ces recherches purement chimiques, les Allemands ont également tenté d'extraire le latex caoutchoutière des plantes de la famille des euphorbiacées, poussant sur le sol germanique, telle que l'*euphorbia palustris*.

Cette ressource ne semble pas jusqu'ici très fructueuse. Nous croyons savoir que le caoutchouc a été surtout fourni aux Allemands par les neutres, à la faveur des « fissures » du blocus (colonies hollandaises de Java, Sumatra, etc.). Un contrôle plus efficace des alliés, grâce au concours de l'Amérique, saura sans doute restreindre encore le ravitaillement de nos ennemis en cette précieuse matière exotique.

Dans l'industrie de la tannerie une transformation profonde a été réalisée par l'emploi du « néradol » comme succédané du chrome et des matières tannantes végétales. Ce composé chimique, jusqu'ici considéré comme sans valeur, est obtenu très facilement par l'action des chlorures de phosphore sur les acides sulfoniques, tirés des goudrons de houille. Il permet des tannages extrêmement rapides et tend à se substituer de plus en plus aux autres matières tannantes.

Parmi les produits alimentaires qui ont surtout manqué à l'Allemand, il faut citer, outre les graisses examinées précédemment, le café, le thé, le cacao et, bien entendu, les féculents.

Ici, la chimie a été moins féconde que pour les industries examinées précédemment. Nous rencontrons surtout des produits de remplacement plus ou moins variés, empruntés la plupart au règne végétal. Ainsi au café, on a substitué les fèves torréfiées (*Bohnen-caffée*), le malt, l'orge, la chicorée, les fruits d'alisier et d'aubépine.

Les feuilles de mûrier, de fraise, de framboisier, de cerisier, de bou-

leau, etc., auxquelles on a fait subir une légère fermentation, ont remplacé les feuilles de thé.

En ce qui concerne les céréales destinées à la fabrication du pain, nous parcourrons toute la gamme des succédanés : farine d'orge, de riz, de maïs, de sarrasin, de soja, de châtaignes, de bois, de paille d'avoine.

Pour les œufs, de fantastiques mixtures ont été imaginées, telles que celles formées de caséine, d'albumine du sang, d'amidon, de bicarbonate de soude, etc.

Le miel lui-même, les marmelades et autres « produits pour tartines », ont cédé la place à un mélange de glucose et d'essence de fruits artificielle.

Les pommes de terre en état de putréfaction ont été jalousement traitées pour en extraire l'amidon. Un million de tonnes par an ont ainsi fourni près de 40 % de féculle.

Nous pourrions ainsi multiplier à l'infini ces exemples : pour les levures nutritives comme pour les viandes, les cuirs et gélatines, les plantes médicinales ou comestibles ! A quel point l'Allemagne poussera-t-elle l'utilisation de ses moindres substances alimentaires pour nourrir ses populations et ses animaux domestiques ?

Dans l'industrie du vêtement, nous retrouvons le même souci d'utiliser... tout ce qui est utilisable : intensification de la culture du lin et du chanvre ; emploi des fibres de houblon, de muguet, de tourbe pour remplacer le jute ; emploi généralisé des tissus en fil de papier imprégnés de colle et de sels d'albumine pour : courroies, sacs à terre, vêtements d'ouvrier, couvertures, bâches de wagons, linge de corps, doublures, etc.

Les uniformes, plus qu'usés par la troupe, sont « retapés » pour les employés de chemin de fer, les agents de police et des postes, etc.

Ce rapide exposé suffit, croyons-nous, à démontrer combien l'Allemagne a fait appel à la Science pour assurer, derrière l'effort militaire, la vie économique et industrielle du pays. Son sens de l'organisation et de la méthode l'a mise en mesure d'utiliser rationnellement toutes les ressources de son sol, de son génie inventif et productif, en « mobilisant » toutes les forces vives de la nation. Elle a même été, au mépris du droit des gens, jusqu'à mobiliser la main d'œuvre civile des régions envahies et des prisonniers de guerre pour abaisser le taux de revient de ses fabrications et constituer ainsi des stocks susceptibles d'être jetés un jour, à bas prix, sur le marché mondial.

On comprend dès lors l'insistance du chancelier Michaëlis à proclamer, dans son discours au Reichstag, qu'il faudra éviter, avant tout, le boycott économique après la paix !...

Le contraste est frappant entre les progrès si rapidement réalisés dans le domaine technique des applications de la science allemande et celui de la civilisation germanique. Par certains points, et notamment par sa brutalité, celle-ci rappelle encore les époques les plus barbares de l'histoire de l'humanité.

Mais les domaines de la connaissance et de la morale sont, à notre avis, distincts. Comme l'a dit récemment l'un de nos plus fins académiciens : « Cette guerre n'est pas fille de la science. Elle lui a volé ses secrets, elle s'est parée de son nom pour hausser le crime et utiliser son infernal pouvoir de détruire et de broyer. »

Il faut distinguer, en effet, entre la science pure et la science appliquée. Henri Poincaré n'a-t-il pas affirmé que « c'est par la science pure et par l'art que valent les civilisations » ?

La théorie « de la science pour la science » est essentiellement féconde, car elle est, avant tout, créatrice de vérité.

La science appliquée, au contraire, si elle a considérablement amélioré les conditions mêmes de la vie, en les transformant, peut aussi, hélas ! détournée de ses fins utiles, passer au service des plus mauvaises causes.

On ne saurait donc rendre responsable cette Science universelle qui n'a pas de patrie, des crimes commis par les savants allemands — et leurs disciples — qui en ont une. Pour la servir, dans un amour égoïste, ils ont souvent méconnu ces concepts immortels : le vrai, le beau, le bien.

GEORGES BOURREY.



MARCELIN BERTHELOT
qui a découvert la synthèse de l'acétone.



INTÉRIEUR D'UNE USINE ELECTRO-CHIMIQUE.

LES AMÉRICAINS DANS LEURS CANTONNEMENTS



Pour ses débuts dans la vie des camps, le soldat américain ne se montre pas moins débrouillard que le troupier des vieilles armées. C'est un plaisir de le voir, dans ses cantonnements, vaquer aux mille et une occupations de son nouvel état, et auxquelles la plupart des hommes du contingent, n'ayant jamais servi, n'étaient en rien préparés. Voici, à gauche, des Sammies qui lavent leur linge au lavoir public à côté des ménagères du village; on dirait qu'ils n'ont fait que cela toute leur vie. A droite, c'est une corvée de vivres préparant le repas du soir.

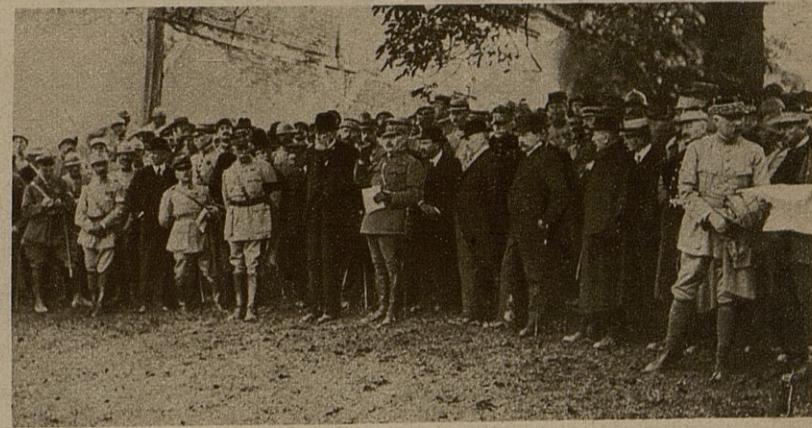


En France, dans une localité voisine du front, une partie du contingent américain reçoit de nos alpins son instruction militaire, qui ne tardera pas à être complète. En attendant que les Boches éprouvent la valeur de cette armée, qu'ils ont d'abord raillée, comme ils ont d'abord raillé l'armée anglaise, nos sammies mènent dans ce village la vie du troupier au cantonnement. On les voit ici, venant à l'heure de la soupe faire remplir leur gamelle. Dans le médaillon : un détachement rentrant au cantonnement après un exercice.

LA FRANCE COMMÉMORE LA VICTOIRE DE LA MARNE

Panorama des marais de Saint-Gond. — Vue prise de la colline de Mondement d'où partit la 42^e division.

Le président de la République arrivant sur la cote 162.



A Mondement, le général Foch raconte la bataille de la Marne.

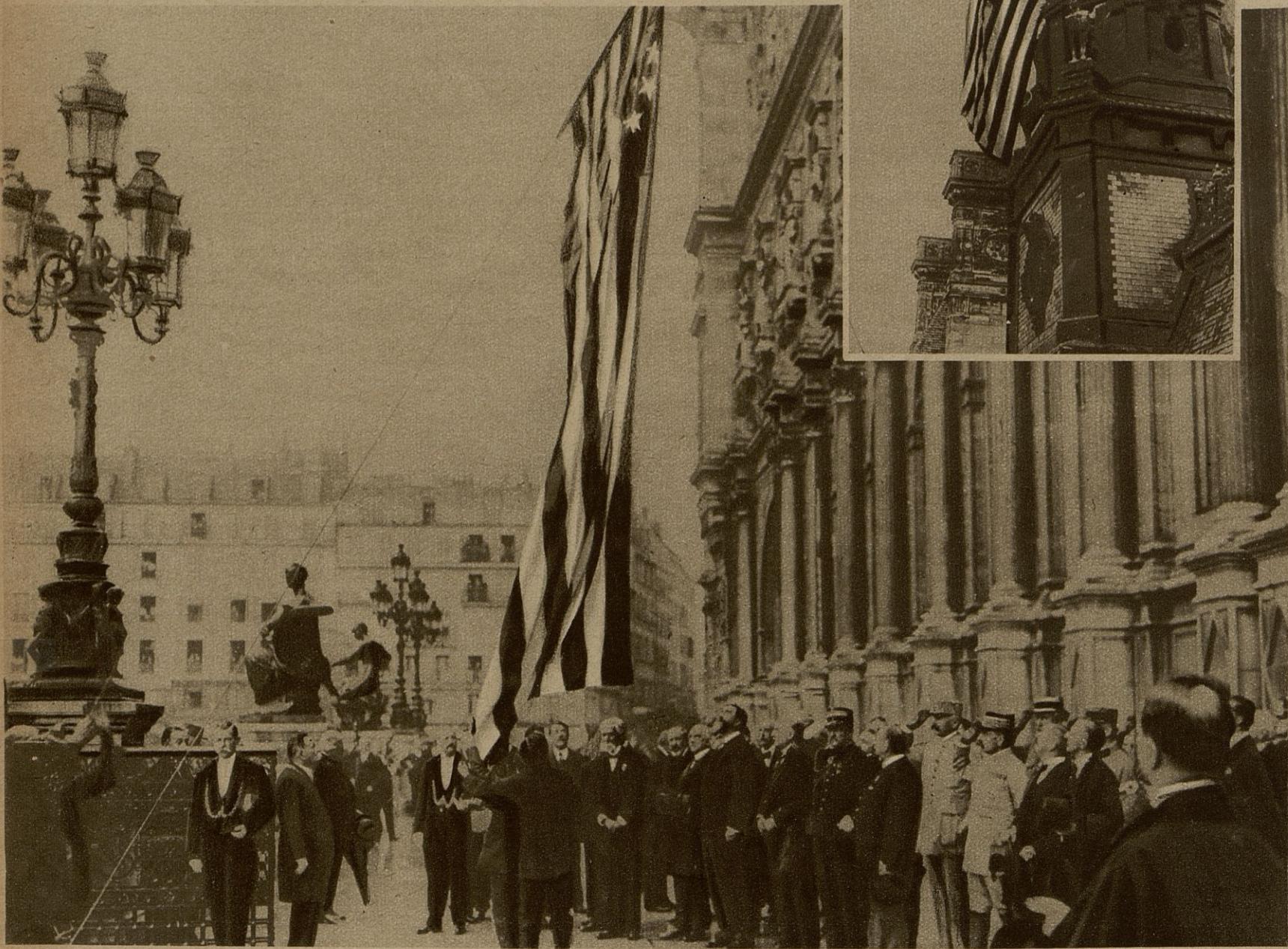


Le 6 septembre, sur le champ de bataille de la Marne, près de Fère-Champenoise où était établi en 1914 le quartier général du général Foch, a été célébré le 3^e anniversaire de la victoire qui sauva la France et la civilisation. La présence de M. Poincaré, entouré de hautes personnalités politiques et de généraux, parmi lesquels : Joffre, Pétain, Foch, Fayolle, etc., donnait à la cérémonie un relief particulier. Voici M. Ribot prononçant le seul discours de la journée. Devant lui, le président de la République et les ministres.

LE DRAPEAU AMÉRICAIN SUR L'HOTEL DE VILLE



Les membres du gouvernement, ceux du conseil municipal, l'ambassadeur des Etats-Unis, assistaient à la cérémonie. La musique de la Garde républicaine, que voici massée sur la place, exécuta la « Marseillaise » et l'hymne américain, tandis que le drapeau montait prendre sa place auprès du nôtre. Dans le médaillon : le drapeau américain sur le campanile. Après y avoir flotté il a été déposé au musée Carnavalet.



Le 6 septembre, une cérémonie, imposante dans sa simplicité, rassemblait une foule émue devant l'Hôtel de Ville de Paris, sur la place historique où ont retenti tant d'événements de notre vie nationale. A 15 heures, le drapeau américain était solennellement hissé sur le campanile de l'Hôtel de Ville, à côté du drapeau français. Ce drapeau est une réplique du drapeau primitif des Etats-Unis, offerte à la Ville de Paris par la Ville de Philadelphie. Il est orné de treize étoiles, représentant les premiers Etats qui proclamèrent leur indépendance en 1776. Ces étoiles ont été brodées par six petites Françaises et sept petites Américaines.



I UN GRAND BLESSÉ

— Regarde, grand'mère, le joli tableau !

Et, debout à l'entrée du salon, sous le ciel qui dorait ses cheveux blonds, Suzanne Barville restait immobile et rieuse, au milieu des fleurs qu'elle tenait à pleins bras et qui encadraient délicieusement son frais visage.

Elle était vraiment gracieuse ainsi, la taille élancée, les yeux brillants de jeunesse et de santé, et se détachant sur l'un des plus beaux horizons qui se puissent rêver. C'était dans une de ces villas coquettes et cachées de la côte d'azur, entre Villefranche et Beaulieu, et, derrière le jardin tout fleuri, le bleu du ciel et celui de la mer se confondaient en des nuances variées d'une richesse infinie.

Et, riant encore, Suzanne s'élançait dans le salon, pose sa gerbe de fleurs sur une table et vient embrasser sa grand'mère.

C'était une grand'mère de l'ancien temps que M^{me} Desgranges, femme de tête, de courage et d'esprit.

C'était aussi une admirable vieille sous ses cheveux blancs toujours bien arrangés, avec ses yeux encore vifs et dont la malice était corrigée par un sourire plein de bienveillance. Avec cela, robuste, ignorant les malaises, la taille encore droite et la réplique aisée.

Dès le début de la guerre, M^{me} Desgranges s'était retirée dans sa villa de la Côte d'azur avec Suzanne Barville restée orpheline depuis quelques années déjà. Elles vivaient là, toutes les deux, bien tranquilles, n'ayant pas de parents en danger, ni d'amis dans les pays envahis. Elles n'avaient jusqu'alors appris les principales phases de ce formidable conflit qui ensanglantait toute l'Europe que par les récits des journaux, et encore la nature était, dans ce coin ensoleillé, si douce et si belle, qu'elle mettait comme un rideau discret devant tous les drames lointains dont elle atténueait insensiblement la tragique horreur.

Comme si la jeune fille lisait dans l'affectionnée pensée de sa grand'mère, elle devient tout à coup sérieuse et dit d'une voix grave :

— Quand je pense que tant de gens se sont sacrifiés et ont souffert, et que, moi, je suis demeurée ici dans un continual printemps, gâtée et heureuse, j'ai presque des remords.

— Veux-tu bien te taire, interrompt M^{me} Desgranges en haussant les épaules. Tu souffriras toujours assez plus tard. Profite de ta jeunesse, puisque tu avoues que tu es heureuse ici.

— Trop heureuse, reconnaît Suzanne en hochant sa jolie tête devenue pensive.

Et elle ajoute vivement :

— Mais je sens bien que c'est fini. Quand on a conscience de ne pas accomplir son devoir, il n'y a plus de bonheur possible.

» Comprends-moi bien, grand'mère, j'ai beaucoup réfléchi. Je veux avoir ma part de la souffrance qui s'est abattue sur mon pays. Il me semble que ce sera mieux, plus noble... moins lâche !

Pendant que Suzanne ponctue ces dernières paroles avec autant d'émotion que d'énergie, M^{me} Desgranges l'écoute avec un sourire attendri. Puis elle devient grave, elle aussi, et, regardant bien sa petite-fille dans les yeux, elle lui dit, en lui prenant doucement la main :

— Tu as peut-être raison, ma brave petite. Et cette part de douleur commune que tu appelles de tous tes vœux, tu n'auras pas à l'aller chercher loin. Elle va venir à toi. Tu sais que nous attendons ici, aujourd'hui même, ma vieille amie Victoria Lancelin.

— On a même fait assez de préparatifs pour son séjour. On lui a réservé tout un pavillon ! Mais je ne vois pas en quoi l'arrivée de votre amie, si gaie elle-même, va me créer des devoirs ni me fournir l'occasion de me sacrifier...

— Je ne t'ai pas tout dit, interrompt M^{me} Desgranges. Mon amie ne vient pas seule ici. Elle amène son neveu, Robert Girard.

— Le peintre ? Celui dont vous avez de si jolies études !

— Ce peintre, qui était en effet parmi nos jeunes artistes un de ceux sur lesquels on fondait les plus belles espérances, est devenu, depuis la guerre, le lieutenant Robert Girard. Et, ajoute M^{me} Desgranges, il s'est battu comme un lion, a été plusieurs fois cité, puis décoré, et enfin fait prisonnier. Et il est rentré en France parmi nos grands blessés.

— Sa blessure est grave ? interroge Suzanne Barville, vivement intéressée.

— Il est aveugle ! dit M^{me} Desgranges avec un léger tremblement dans la voix.

— Aveugle ! Lui, pour qui la joie de voir était toute la vie ! s'écrie Suzanne. Ah ! le pauvre garçon !

Et, après quelques instants de silence, la jeune fille ajoute :

— Ce doit être épouvantable ce supplice de chaque

Barville d'un petit air décidé, vous serez contente de moi. Puis, se levant, elle ajoute :

— Je vais vérifier si tout est en ordre dans le pavillon et prévenir Rose et Alfred qu'ils aient à s'acquitter de leur service sans cette exagération de dévouement qui froisse les malheureux infirmes en leur rappelant trop leur état.

Et déjà toute à son nouveau rôle de consolatrice, la jeune fille s'éloigne, active et préoccupée, sous le regard heureux de sa grand'mère qui la comprend et l'admire.

Pendant qu'on s'apprête ainsi à le recevoir avec un affectueux empressement, le lieutenant Robert Girard, conduit par sa vieille parente, descendait du train de Villefranche et gagnait à petits pas la voiture qui lui était destinée.

Autour d'eux la foule des voyageurs s'écartait sympathique et attristée, et une pieuse admiration enveloppait ce jeune homme dont les décorations attestait la bravoure et qui laissait deviner dans ses pauvres yeux éteints toute l'importance et la grandeur de son sacrifice. Et ce sacrifice paraissait d'autant plus touchant que Robert Girard était un beau garçon, à la taille élancée et aux traits réguliers. Seulement toute l'expression qui devait autrefois se concentrer dans ses yeux était maintenant dans son sourire et dans sa voix, un peu grave et très chaude.

Rien, du reste, sur son mâle visage ne trahissait le drame épouvantable qui se jouait dans sa pensée. Plongé dans cette nuit soudaine à laquelle il n'avait pu encore s'habituer, et qui le séparait de toutes ces formes harmonieuses et de toutes ces couleurs qu'il avait tant aimées il trouvait encore l'énergie de sourire et de paraître s'intéresser aux paroles qu'on lui adressait.

M^{me} Lancelin était, avec son neveu, merveilleuse de patience et d'attentive bonté. Elle s'appliquait surtout, sans que cela parût, à lui rendre peu à peu la vie moins monotone et moins fastidieuse. Et elle comptait bien sur sa vieille amie M^{me} Desgranges pour l'aider dans cette tâche si ardue et si délicate.

Elle avait bien placé sa confiance.

Robert Girard n'a pas plutôt pénétré dans le salon où il venait saluer M^{me} Desgranges et la remercier de son aimable hospitalité, que celle-ci lui dit sur le ton de la plus douce bienveillance :

— Surtout, monsieur, n'oubliez pas que vous êtes ici chez vous et que je vous relève, une fois pour toutes, de la corvée des visites...

— Il suffit de vous avoir entendue pour comprendre combien ce mot de « corvée » s'applique mal en l'espèce, interrompt Robert Girard en s'inclinant légèrement.

— En ce cas, déclare M^{me} Desgranges, vous serez le bienvenu et nous vous recevrons toujours avec le plus grand plaisir. N'est-ce pas, Suzanne ?

— Grand'mère a raison, approuve la jeune fille. Et nous parlons un peu en égoïstes. On a si rarement ici l'occasion d'échanger d'intéressantes pensées.

En entendant cette voix si jeune et si pleine de sympathie, Robert Girard se tourne vivement vers l'endroit d'où elle paraît venir.

Et une nuance de tristesse assombrit son visage. On sent qu'il souffre de ne pas voir celle qui vient de lui adresser de si douces paroles.

M^{me} Lancelin, qui a deviné cette secrète douleur, s'empresse d'intervenir :

— Ma petite amie Suzanne est trop modeste pour ajouter que l'on ne peut que gagner à lui rendre visite. Car elle a de l'esprit et de la gaieté, et elle joue du piano à rire.

— Ce n'est pas bien, chère madame, de trahir ainsi vos amies dès votre arrivée, s'écrie gaiement Suzanne.

Puis, s'empressant de changer de conversation, la jeune fille dit au vieux serviteur qui apportait la lampe :

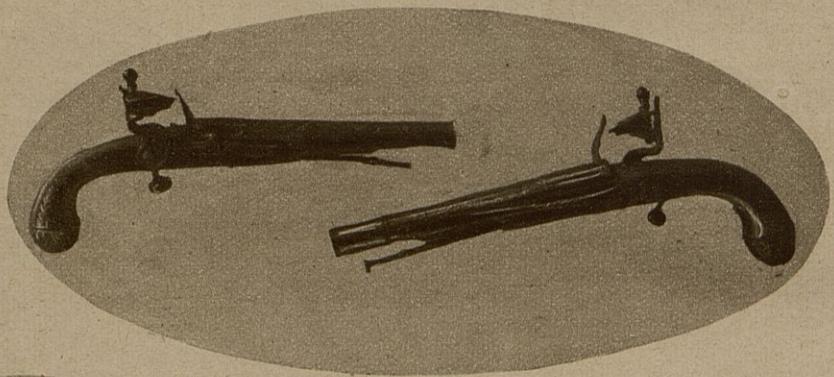
— Alfred, vous allez nous mettre à la disposition de M. Robert Girard, et vous ne quitterez plus le pavillon.

— A vos ordres, mon lieutenant, déclare Alfred en s'approchant. Et ce sera pour moi beaucoup d'honneur. Car vous les avez bien vengés, les vieux de 70 !

— Oui, dit Robert Girard d'une voix forte et avec un fier mouvement de tête, nous nous sommes bien battus !

(A suivre.)

L'EXPOSITION DES SOLDATS DE LA LIBERTÉ

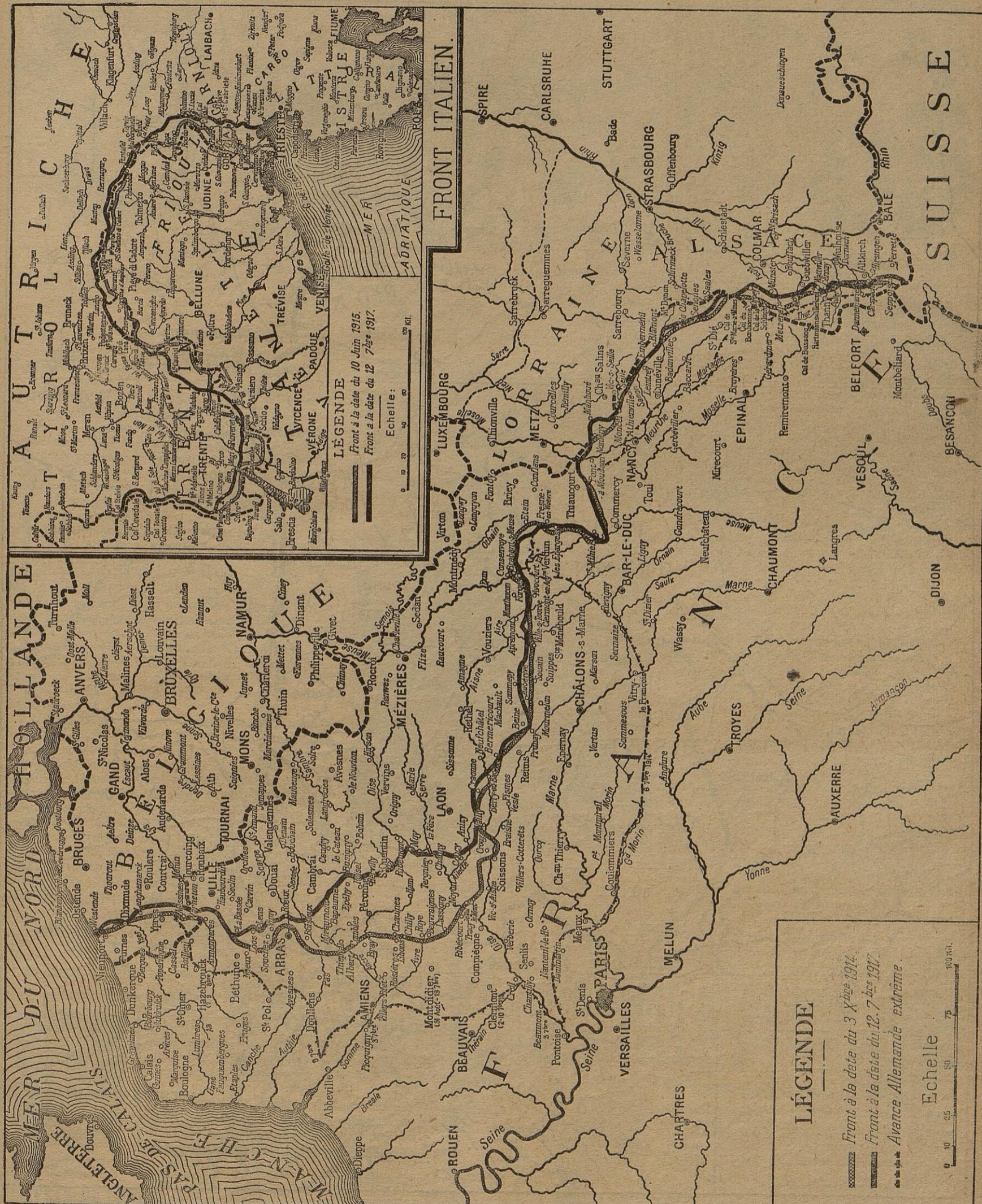


LA FAYETTE, PAR DALOU. — L'AMÉRIQUE, BISCUIT DE SÈVRES.



A la Malmaison, le conservateur, M. Bourguignon, a formé une exposition de documents et d'objets d'art rappelant les campagnes que les Français ont faites depuis cent cinquante ans pour le triomphe de la liberté. Voici quelques-uns des souvenirs exposés ; en haut de la page : un drapeau de la Révolution, puis un bronze : le marquis de Rochambeau, et une vieille image d'Épinal représentant La Fayette. Au-dessous : les pistolets de Washington et un groupe en bronze ancien : Louis XVI et Franklin. En bas, à gauche, des souvenirs de la guerre de l'Indépendance américaine. A droite, le drapeau offert par la société du Maryland au Musée de l'Armée.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

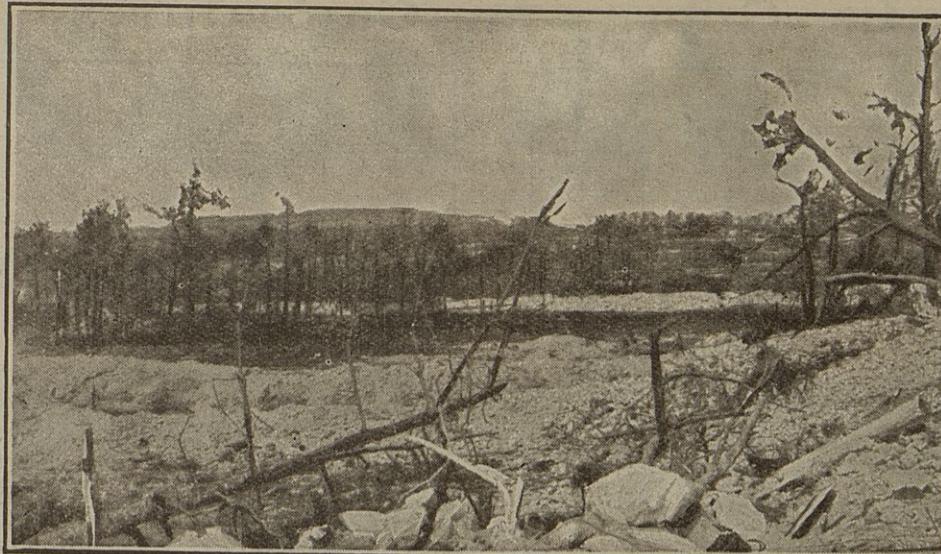
LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)





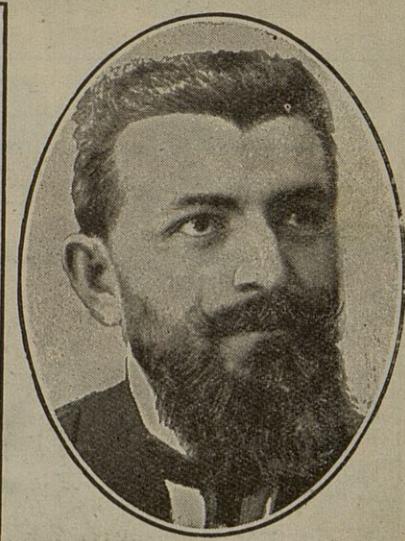
LE GÉNÉRAL KLEMBOWSKY

qui a embrassé la cause de Korniloff
après avoir été nommé généralissime
de l'armée russe à sa place.



LE MONT CORNILET VU DU MONT BLOND.

Les rares vues que l'on possédait jusqu'à présent de cette célèbre hauteur avaient, et pour cause, été prises du sud. Cette photographie est la première qui, prise d'une région située un peu au nord du massif, montre les pentes septentrionales du mont.



M. CHARLES FILLION

conseiller municipal de Paris,
officier d'infanterie, qui vient
d'être tué à l'ennemi.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — De graves événements agitent de nouveau la Russie. Les disputes des factions n'ont jamais cessé de paralyser les efforts du gouvernement pour établir dans le pays un régime adéquat à ses nouvelles aspirations, à ses besoins et à sa sécurité. M. Kerensky, dont le patriotisme et le bon vouloir sont évidents, a toujours été en fait désarmé contre les menées anarchistes et pacifistes que dirigent notamment des individus aux gages de l'Allemagne, et qui ont eu le plus déplorable effet sur la situation militaire. A la suite de la rupture du front qui amena la chute de Riga, le généralissime Korniloff, estimant que le gouvernement était incapable de restaurer, dans l'armée et dans l'intérieur, l'ordre sans lequel la continuation de la guerre devenait impossible, a fait sommation à M. Kerensky de lui remettre le pouvoir — tous les pouvoirs. A ce geste le premier ministre a répondu en destituant le général, et en nommant Klembowsky généralissime à sa place. Alors Korniloff, rassemblant les troupes sur lesquelles il peut compter, s'est mis à leur tête pour marcher sur Petrograd ; il en était le 12 à 30 kilomètres.

Pendant ce temps M. Kerensky s'efforce de conjurer le danger en constituant à la hâte un nouveau gouvernement qui aurait pour mission de trouver un terrain d'entente avec Korniloff ; la voie ferrée aboutissant à la capitale et par laquelle il peut y arriver a été coupée. De nombreux généraux, entre autres Klembowsky, Demikine qui commande le front sud-ouest, Valouïeff qui commande le front ouest, Kaledine, hetman des cosaques du Don, ont embrassé la cause de Korniloff. La marine se serait également déclarée pour ce dernier : malgré certaines défections qui se sont produites aussi dans ce corps, en ce moment les marins russes font ce qu'ils peuvent pour entraver les opérations auxquelles la



LE CAPITAINE GUYNEMER
dont le communiqué du 10 septembre a annoncé
la cinquantième victoire.

marine allemande procède déjà dans le golfe de Riga. Il va sans dire que ces graves événements ne sont pas de nature à améliorer la situation militaire en Roumanie. Il est remarquable pourtant que l'ennemi ne profite pas de la recrudescence de désarroi en Russie pour tenter sur le front roumain, ou encore sur les fronts ouest et sud-ouest russes, une grosse offensive, mais ses effectifs ne le lui permettent peut-être pas. Les communiqués donnant des nouvelles de Roumanie sont du 9 et du 11. Le premier relate une attaque contre les positions de nos alliés dans la région au sud de Radowitz : après avoir pris pied dans quelques positions, l'ennemi en a été rejeté par une contre-attaque. Le second rapporte que les Russo-Roumains ont repoussé une attaque dans la région de Kadom et, à l'ouest de Kimpolung, se sont emparés des hauteurs voisines du village de Striptura.

MACÉDOINE. — On a eu de ce front des communiqués intéressants. Différents combats se sont livrés dans la région des lacs Presba, Ochrida et Malik, où se rencontrent les frontières de Grèce, de Serbie et d'Albanie. Le 8, des Russes, qui tiennent ce secteur, y ont été attaqués en force à deux reprises. L'ennemi a pris pied dans quelques éléments d'où il a été délogé le lendemain. Entre les lacs Malik et Ochrida, nous avons occupé, le 7, quelques hauteurs à l'ouest et au nord-ouest de Placa ; à l'ouest du Malik, le 8 et le 9, nos détachements franchissent le Devoli, progressent vers le nord et occupent Gradesta, Rubuc, Monastriec-Gora. Le 10, les Français et les Russes, opérant de liaison, accentuent leurs progrès à l'ouest du Malik : ils occupent Grabovica, Premisti et les hauteurs qui bordent la Cerava entre ces deux villages. Au cours de ces opérations ils ont fait plus de cent cinquante prisonniers dont quatre officiers, capturé trois canons, trois mitrailleuses et du matériel d'ambulance. Enfin le 12, nos troupes enlèvent Pogradec sur la rive sud-ouest du lac Ochrida, et refoulent l'ennemi jusqu'à hauteur de Mumulesta, à quatre kilomètres de là.

A NOS LECTEURS

Par suite de la grande affluence de commandes pour notre prime

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

et pour permettre à nos artistes l'exécution irréprochable de ces portraits, nous sommes obligés de suspendre l'insertion des bons jusqu'à nouvel ordre.

Les bons de la dernière série ne seront valables que jusqu'au 30 septembre. Envoyez-nous donc de suite votre commande.



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 152 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en haut de la page 9 et représentant : « Les ruines de Chattancourt sur les rives de la Meuse ». Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VOUS ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVEGIENNE

“POT-AU-FEU”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1^o MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise en nos bureaux : **15 fr. pièce.**

Envoi par colis postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2^o MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène. système “Ma Norvégienne” H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise en nos bureaux : **19 fr. pièce.**

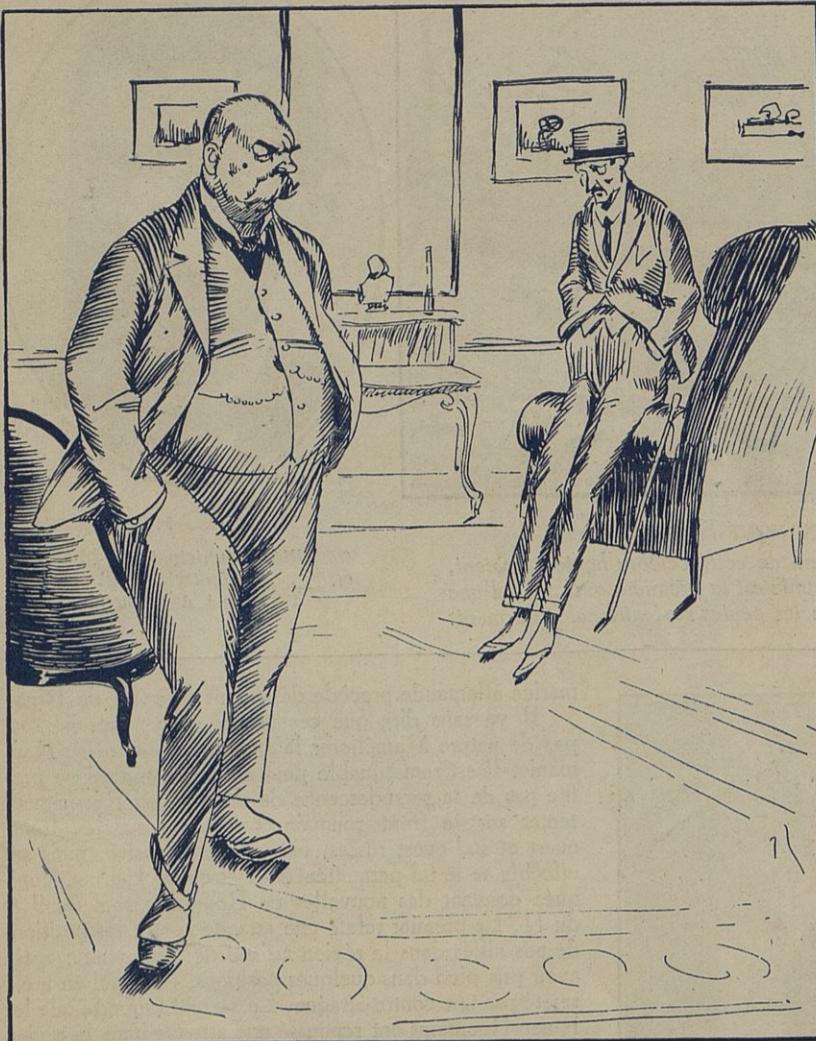
Envoi par poste, **19 fr. 50**

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres.

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B^o Poissonnière, Paris

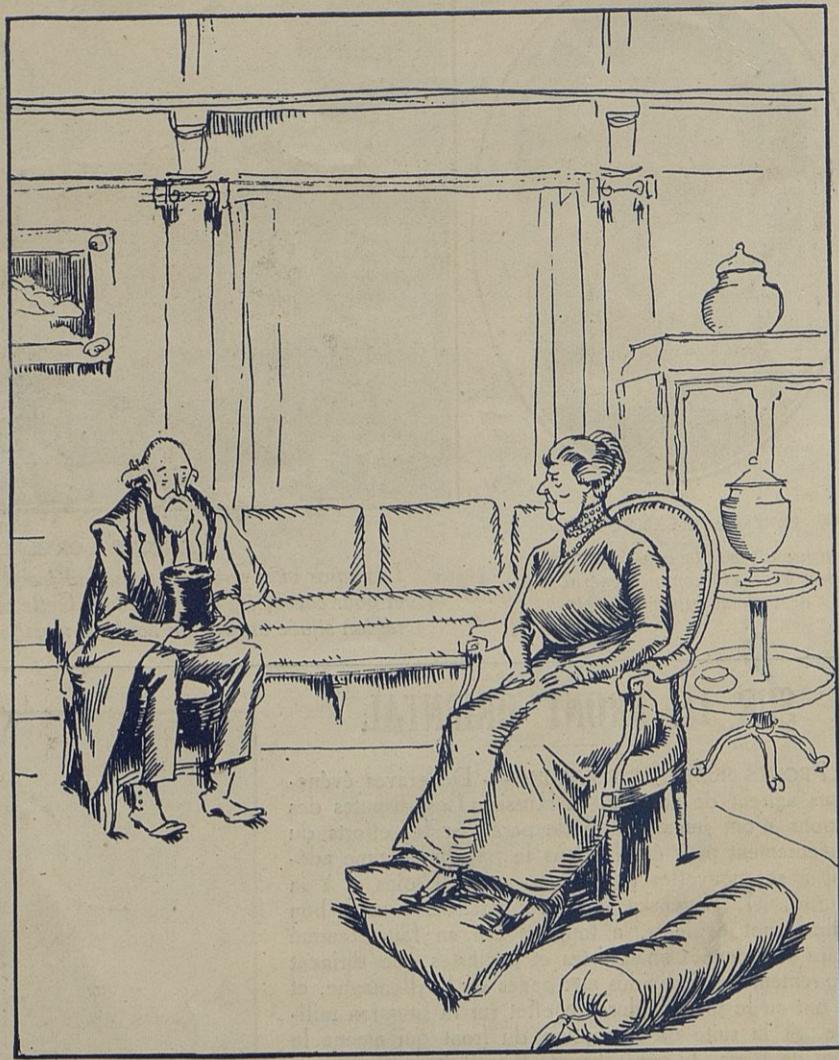


La Guerre en Caricatures



NOUVEAUX RICHES

— Tu n'es pas honteux de faire une noce pareille, de dépenser tant d'argent ! Enfin, si la paix venait à éclater, qu'est-ce que tu ferais ?
— Peuh ! je m'engagerais...



NOUVEAUX RICHES

— Alors c'est vous le nouveau professeur que j'ai demandé pour mon fils ? Vous me semblez un peu vieux. Quel âge avez-vous donc ?
— 65 ans !...
— C'est bien ce que je pensais ; à votre âge, vous ne devez pouvoir enseigner que les langues mortes.



R. de Valerius

— Quoi qu'y t'écris, ton père ?
— Y m'dit qu' not' cheval a des tranchées dans le ventre !
— Ça vaut encore mieux que d'avoir le ventre dans les tranchées.